

Drogues à Quimper : le dossier de la rédaction

Au centre de soins, l'abstinence n'est plus l'objectif

Le centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA) prend quotidiennement en charge les usagers de drogue. Les professionnels de santé s'inquiètent de la montée en flèche de la consommation de cocaïne et de crack, tout en défendant une autre méthode que l'abstinence totale. Troisième volet de notre dossier sur les drogues à Quimper.

Dossier réalisé par Régis Nescop

● Dans les bâtiments de l'ancien grand séminaire, la parole continue de se déverser. Celle recueillie, en toute confidentialité, dans les locaux du centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA) de Quimper est souvent douloureuse. Ceux qui franchissent la porte de l'établissement de Kerfeunteun le font rarement de gaieté de cœur. « C'est la fin de la lune de miel », image Inès Macé. L'infirmière résume ainsi le lien qui unit le patient aux produits stupéfiants. Le moment où le shoot euphorique des « premières fois » finit par s'évanouir, ouvrant une porte moins joyeuse sur l'angoisse, le manque, la destruction psychique et physique.

« Pas de guérison mais une rémission »

Dans ce centre, où l'on traite toutes les addictions (alcool, jeux, sexe,

écran), la dépendance aux stupéfiants occupe quotidiennement l'équipe.

Ce mardi 19 mars, les patients se succèdent, dans le calme, dans les espaces de consultation et les salles « Métha ». Autrement dit, l'espace où sont distribués les produits de substitution (méthadone et Subutex). Sur rendez-vous, et gratuitement, les patients — parfois anonymement — sont pris en charge en ambulatoire. « L'infirmière joue un rôle pivot », insiste Marion Le Cam, directrice du CSAPA, qui décrit une approche sociale, psychologique, mais surtout médicale.

L'entretien débute par un point sur la consommation et l'état de santé. « On est face à des profils très différents », expose Inès Macé, qui rappelle néanmoins un principe intangible : « l'addiction est une maladie chronique. On ne parle pas de guérison mais de rémission. C'est un principe parfois difficile à faire admettre aux patients ».

Une montée en flèche de la cocaïne et du crack

À l'image des profils très variés qui défilent au centre, la palette des produits est complète. « Ce qui est frappant, c'est la montée en flèche (4,1%) de la cocaïne et du crack, des produits très addictifs », s'inquiète la directrice. « Avec le crack, il suffit parfois d'une seule fois pour croquer », complète l'infirmière. Cette « drogue du pauvre », appelée ainsi en raison de la possibilité de faire plusieurs « cailloux » à partir d'un gramme de cocaïne (20 à 60 €), a contaminé le marché finistère depuis plus d'une année. Combien de « crackeux » en Cornouaille ? Difficile à évaluer mais ce piège, d'une rare violence, enferme le consommateur avec des conséquences dramatiques.

Autre constante : la drogue vient à eux facilement. « Une stratégie marketing, avec ses codes et ses couleurs, s'est développée sur les réseaux. Le dealer devient souvent le pote », observe la directrice. Le reste des pro-



Marion Le Cam, la directrice du Centre de soins d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA) de Quimper et Inès Macé, infirmière. Le Télégramme

« La crise sanitaire et ses confinements ont eu de nombreux effets délétères en favorisant la prise de stupéfiants. »

MARION LE CAM,
DIRECTRICE DU CSAPA

duits ? La dépendance aux opiacés (14,1%) et au cannabis (10,5%) demeure importante alors que l'héroïne — « une drogue cachée » — reste stable. Les amphétamines et l'ecstasy, associées au milieu techno, sont à la baisse. Le reste est composé de la kétamine et des médicaments détournés.

« Notre travail consiste à semer des graines »

Au centre de soins de Quimper, le mantra n'est plus l'abstinence totale. « Cette approche est surannée. Le paradigme a changé », défend

Marion Le Cam, qui préfère fixer un objectif de réduction des risques et des dommages. « Notre travail consiste à semer des graines. »

Cette méthode conduit le centre à fournir du matériel sécurisé aux patients et à établir un protocole personnel. L'accompagnement dans la prise de substances est l'une des options. Cette réponse médicale est parfois décriée. « C'est un peu un débat de génération. La stricte répression n'a rien apporté », juge la directrice qui veut aller à la source du problème. « Le produit est le symptôme d'un mal plus profond. La santé

mentale s'est dégradée. La crise sanitaire et ses confinements ont eu de nombreux effets délétères en favorisant la prise de stupéfiants. »

« Avec la drogue, un couple vit à trois »

Ce constat invite l'association à agir sur la prévention et à cibler les actions sur les familles dysfonctionnelles. C'est un fait établi. La prise de substances est plus fréquente pour ceux qui ont eu un parcours de vie complexe. « Certains ont mis le nez dedans très tôt car c'était une habitude familiale. Ils sont plus vulnérables.

On observe davantage de mésusages également. Mais il ne faut pas les culpabiliser et au contraire tout faire pour travailler sur l'estime de soi. »

Un nouveau programme « Une affaire de famille », visant à casser le processus générationnel, est à l'étude. Expérimenté en Normandie et à la Réunion, « le protocole canadien a de très bons retours », indique la directrice, qui propose aussi des rendez-vous avec l'entourage et la famille pour lutter contre la codépendance. « Avec la drogue, un couple vit à trois. »

Morgane : « Je pensais drogue du lever au coucher »

● Morgane (prénom d'emprunt, ndlr) sourit. Enfin. Les yeux rieurs, elle parle vite et se livre sans fauxsemblant. Ce vendredi 22 mars, quelques gouttes de sueur perlent sur son front. C'est l'un des effets de la méthadone : une sudation parfois excessive. La quinquagénaire prend 90 mg du produit de substitution par jour. Depuis un an, cette maman quimpéroise de quatre enfants est prise en charge par une infirmière et un médecin du CSAPA (centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie) de Quimper. Elle a recours aussi à une psychologue à l'extérieur. Morgane revient de loin. Près de 15 ans de défonce et une année de prison ferme à la clé. « Avant, j'avais l'idée du produit continuellement en tête. Depuis deux mois, ça commence à disparaître. »

Plusieurs grammes de cocaïne par jour

Depuis son incarcération à la prison de Brest en 2021, Morgane ne touche plus à rien. « C'était un mal pour un bien », souffle celle qui a vécu à Douarnenez jusqu'à son interpellation en plein cœur de l'été. Au plus fort de sa consommation, elle fumait, chaque jour, un cocktail de plusieurs grammes de cocaïne (appelé le free base) avec une pipe à eau. « Le top ! C'était un mélange de sensation de chaleur, de bien-être et d'énergie. » Elle en a payé le prix. Morgane était anorexique, souffrait du cœur et d'une insuffisance rénale. « J'ai développé aussi de l'asthme. » Elle redoute aujourd'hui d'être atteinte d'un cancer. « Les derniers examens médicaux n'étaient pas très bons. »

« J'ai tout lâché sur le tard »

Aujourd'hui, elle tente de comprendre sa descente aux enfers. « J'ai commencé la drogue assez tard, vers l'âge de 34 ans. Mon père était alcoolique et prenait des médicaments. Il frappait ma mère et menaçait de s'en prendre à moi. À 13 ans, j'ai été placée en foyer. J'ai sous doute été marquée par tout ça. » Jusqu'à 34 ans, « j'étais une maman tranquille. Je ne sortais pas ». La jeune femme est insérée socialement et travaille comme aide



soignante. Mère à 20 ans, elle quitte son compagnon pour un « copain de bringue ». Un consommateur averti de drogues de synthèse, qui va très vite l'initier. « J'ai tout lâché sur le tard. » Morgane découvre le milieu techno et l'ecstasy, « pour voir ». D'abord le week-end, « pour la fête ». Le premier rail de coke arrive six mois plus tard. C'est le début de l'escalade et de l'avalanche d'ecstasys. « J'étais tout le temps perchée, énervée, irritable. J'ai commencé à perdre du poids. » Les seules accalmies surviennent durant ses deux autres grossesses. Mais à chaque fois, elle rechute.

« De la drogue à tous les coins de rue à Douarnenez »

Son troisième compagnon, un héros nomade, l'amène vers des contrées encore plus risquées. C'est la défonce. Morgane perd ses amis, puis son travail. « J'étais totalement addict. » L'état se resserre. Pour payer sa consommation (1500 € par mois), elle s'improvise vendeuse. « J'étais devenue une proie facile. » Sa maison devient un point de deal, régulièrement squatté, et le repère d'un « gros bonnet » du nord de la France. La came arrive à foison et l'argent sort, jusqu'à 3000 € par jour. « J'ai tenté de décrocher mais le produit vient à vous. » Morgane raconte un Douarnenez gangrené par les stupéfiants avec du produit vendu à « tous les coins de rue ».

La seule issue pour elle était de partir, « de couper les ponts. Pour moi, Douarnenez, c'est fini ». Désormais, elle tente de se reconstruire et met ses enfants en garde contre tous les risques de dérive. « Un joint, ce n'est pas une cigarette. » Son vœu ? « Il faudrait plus de prévention à l'école. »

Accueil, écoute et prévention drogue : les coordonnées en Cornouaille



Gratuit et confidentiel, avec ou sans rendez-vous aux horaires d'ouverture des centres, le CSAPA conseille sur les conduites addictives. Archives Le Télégramme

● Voici des infos pratiques pour joindre le centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie (CSAPA) à Quimper, qui possède également des antennes à Concarneau, Douarnenez et Pont-l'Abbé.

CSAPA Quimper.

Ouvert le lundi, mardi et mercredi, de 9 h à 13 h 30 et de 14 h à 17 h, jeudi, de 9 h à 13 h 30 et 14 h à 19 h, vendredi, de 11 h à 13 h 30 et 14 h à 17 h. Adresse : au 14, rue Marie-Rose-Le-Bloc'h, tél. 02 98 64 89 60.

CSAPA Douarnenez.

Au 17, rue des Plomarc'h. Tél. 02 98 64 89 60, sur rendez-vous les lundis et jeudis, de 9 h à 19 h.

CSAPA Pont-l'Abbé.

Rue Roger-Signor. Tél. 02 98 64 89 60. Sur rendez-vous les mardis et jeudis, de 9 h à 17 h.

CSAPA Concarneau.

Au 61, rue de Trégunc. Tél. 02 98 64 89 60. Sur rendez-vous le lundi après-midi, mardi toute la journée et le vendredi après-midi.

Consultations jeunes consommateurs, les mercredis et vendredis de 13 h à 17 h, au 14, rue Marie-Rose-Le-Bloc'h, tél. 02 98 64 89 60.

« Clinique de l'Odét ». Au 89, rue de Bénodet, à Quimper, tél. 02 98 52 17 70. Unité d'addictologie de l'EPSM Finistère sud - « clinique de l'Odét » pour une demande d'hospitalisation ou demande d'hôpital de jour.

Équipe de liaison et de soins en addictologie (Elsa) du centre hospitalier de Cornouaille. Un service dédié à l'accompagnement et à la prise en charge des personnes souffrant d'addictions. Bâtiment USN (fenêtres vertes) : Niveau 1 ; au 14, avenue Yves-Thépot, à Quimper, tél. 02 98 52 62 41.

Adsevel, à l'hôpital de Concarneau, service d'hospitalisation de jour ou complètes, site hospitalier du Porzou. Tél. 02 90 94 43 45.

Addictologie à l'alcool

Centre alcoologie Quimper, au 14, rue Marie-Rose-Le-Bloc'h. Tél. 02 98 64 89 60.

Al Anon, au 1, allée Monseigneur-Jean-René-Calloc'h, tél. 06 86 64 87 15.

Alcool assistance la croix d'or, au 17, rue Vis à Quimper, tél. 02 98 52 98 84.

Alcooliques anonymes, Quimper (tél. 09 69 39 40 20 ou 06 63 17 53 24) et Concarneau. Tél. 06 63 17 53 24.

Une file active de 2000 patients par an

Le CSAPA est installé dans les locaux de l'ancien séminaire de Kerfeunteun à Quimper depuis 2013. Trois antennes de cette structure, qui dépend de l'Association addictions France, sont ouvertes à Concarneau, Douarnenez et Pont-l'Abbé. L'équipe est composée de vingt professionnels :

cinq médecins, dont un gastro-entérologue, huit infirmières, trois assistantes sociales, trois psychologues et un éducateur spécialisé.

Le financement du centre de soins est assuré par l'Agence régionale de santé (ARS) à hauteur d'1,8 million d'euros par an. Les équipes prennent en

charge toutes les formes d'addiction avec et sans substances. Près de 2000 patients ont été pris en charge en 2023. Pas moins de 80 % d'entre eux concernent une addiction à l'alcool. Le CSAPA dispose également d'un espace de consultations jeunes consommateurs (CJC). Ce dispositif accueille des jeunes de 12 à 25 ans avec l'idée d'intervenir le plus tôt possible dès que surviennent les premières difficultés avec la consommation. Le CJC est un dispositif au carrefour de la prévention, de la prise en charge médicale, mais également un espace de parole pour les jeunes et les parents.



Le CSAPA de Kerfeunteun prend en charge plusieurs addictions (tabac, drogue, addiction sans substances, jeux, sexe, écran). Photo illustration Claude Prigent/Le Télégramme